

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nora 28-07)

L'ÉNIGME



Mlle Marie-Louise DERVAL et Mme DERMOZ

oooooooooooo
PATHÉ FRÈRES

UN JOLI CADEAU POUR NOËL

Tous les Directeurs, sans exception,
voudront présenter, le 20 Décembre prochain,
deux bien jolis films
que les ÉTABLISSEMENTS PATHÉ FRÈRES
mettent en location pour la France et les Colonies

LES ENFANTS DE FRANCE PENDANT LA GUERRE

Ce très émouvant, très touchant et
très beau film de propagande, édité
par le SERVICE CINÉMATO-
GRAPHIQUE DE L'ARMÉE,
est appelé à un énorme succès.

Non seulement il plaira à tous,
petits et grands, mais ce sera un
inoubliable souvenir.

Métrage approximatif : 650 mètres

FIFINE Conte de Noël

par ROGER MAX

Ce délicieux conte de Noël est
exquisement joué par d'adorables
enfants et sera une joie pour tous.

Les parents voudront le faire
applaudir par leurs enfants.

Les enfants voudront le faire
admirer par leurs parents.

Métrage approximatif : 365 mètres

PATHE FRÈRES

EXPLOITANTS !

dès aujourd'hui

Inscrivez ce nom
dans votre mémoire

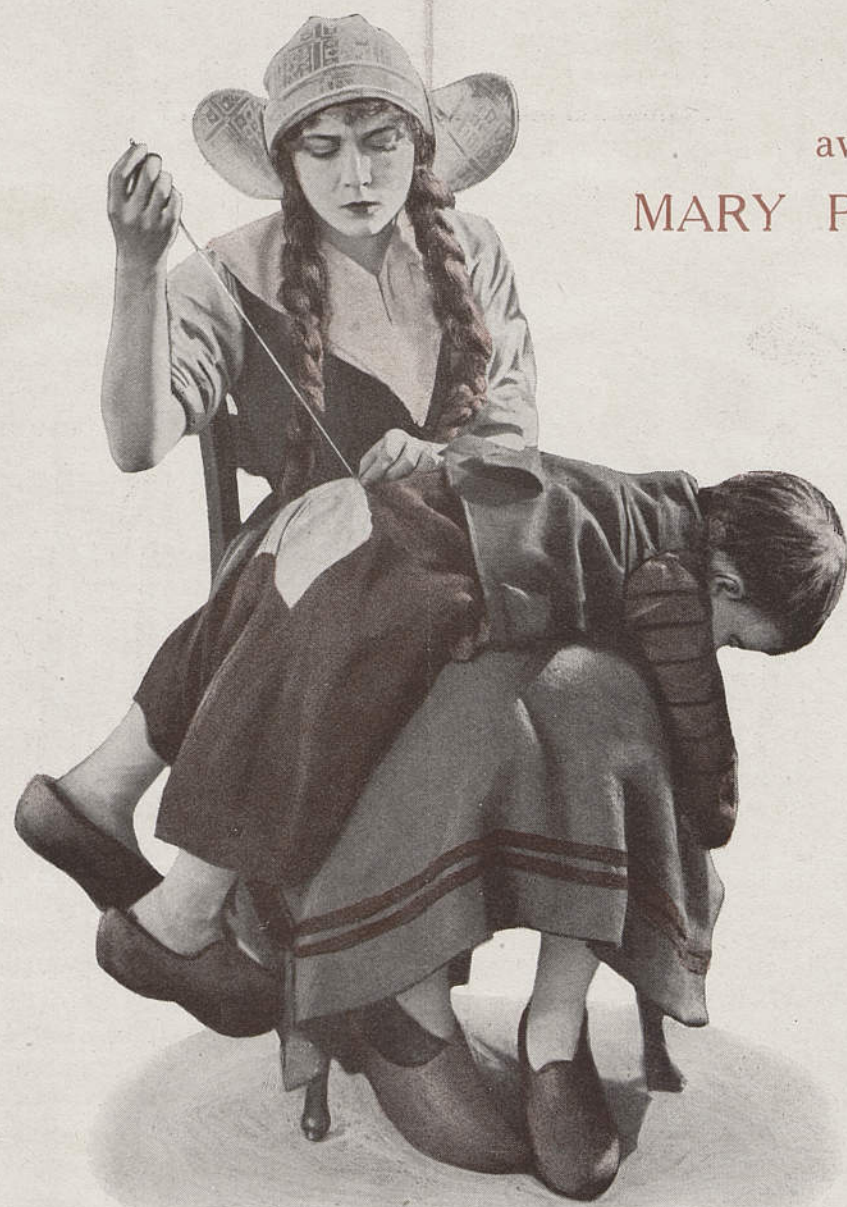
Ti-H-Minh



**Le Petit Parisien
FILM GAUMONT**

le plus gros succès
pour 1919

Bout de Maman



avec
MARY PICKFORD

Comédie Dramatique en 4 Parties

PARAMOUNT PICTURES



EXCLUSIVITÉ GAUMONT

ÉDITION 6 DÉCEMBRE

Longueur 1360 m.

2 Affiches et Photos

COMPTOIR CINÉ-LOCATION

GAUMONT

Et ses Agences régionales

5^e Année — N^{lle} Série N° 140

Le Numéro : 0 fr. 75

19 Novembre 1918

le film

Rédaction et Administration :
26, Rue du Delta
PARIS

Téléphone : NORD 28-07

ABONNEMENTS

FRANCE

Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.

ETRANGER

Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

Desseins et Perspectives

Français ! soutenez le film français

Il convient d'accueillir la production étrangère
mais il ne faut pas boycotter pour cela l'industrie nationale

Non, il n'y a pas à redouter de ralentissement dans l'industrie ni dans l'art du cinéma. Toute crainte que l'on pouvait avoir à ce sujet paraît prématurée et sans fondement, quand on ouvre le bulletin des nouveautés présentées par la chambre syndicale. Tous les genres y sont représentés, et avec abondance : le documentaire — dont il ne faut pas abuser mais qui instruit avec agrément, quand il n'est pas trop long — le comique et le dramatique.

Il est vrai qu'il n'y a presque pas de films français, mais le public parisien est le plus accueillant du monde aux films étrangers.

D'ailleurs, c'est justice.

Il faut reconnaître que, suivant les voies nouvelles ouvertes par l'invention d'un Français, les Américains et les Italiens, par exemple, ont réalisé des œuvres fort intéressantes. Rappelez-vous le succès des films américains. Ces décors merveilleux, ces montagnes sur les pentes abruptes desquelles les cavaliers dévalent presque sans ralentir l'allure, et ces cavaliers eux-mêmes qui, d'un seul mouvement,

se mettent en selle et sont déjà au galop ; et ces poursuites au cours desquelles on se tire des coups de revolver, sans viser, d'un geste du bras qui se tend comme pour un simple coup de poing, et ces Peaux-Rouges qui n'ont pas l'air de figurants, et ces fermes qu'on brûle, et ces jeunes filles qui valent des centaures, tout cela était nouveau pour nous, du moins nouveau pour nos yeux. Et de voir en somme vivantes devant nous les scènes des romans d'aventures que nous avions lus dans notre jeunesse était comme la justification du plaisir que nous avions pris aux Gustave Aymard et aux Gabriel Ferry.

C'étaient des films américains, bien américains.

Depuis quelque temps, d'outre-Atlantique, nous viennent d'autres drames, intéressants, certes, et fort bien joués, mais dont la couleur locale ne fait plus, si l'on peut ainsi dire, partie intégrante. Supposez-les tournés à Paris, à Londres ou à Rome, ils resteraient les mêmes, et cette transposition ne les réduirait pas à rien. Leur intrigue et leurs développements n'ont, après tout, rien qui les différencie des intrigues

et des développements imaginés par nos auteurs qui sont, dans cet ordre d'idées, les premiers du monde.

Il y a, dans cette concurrence très loyale sur un terrain qui jusqu'à présent était nôtre, et bien nôtre, des motifs d'émulation auxquels nos éditeurs ne doivent pas rester insensibles. C'est pourquoi ils feront des films français.

De son côté, le public français saura contraindre les exploitants à réserver dans leurs programmes une place honorable à nos films. Il peut exiger d'eux, chaque semaine, de nouveaux films français. Il faudrait amener les habitués du cinéma à comprendre qu'en manifestant ainsi leur volonté, ils accompliront

un devoir patriotique et soutiendront efficacement une industrie nationale.

Le public français ne doit *boycotter* personne. Mais il est juste qu'il réclame des films dus à nos auteurs, à nos metteurs en scène, à nos interprètes, à nos opérateurs. Qu'il s'habitue à réclamer des films français ! Si sa devise n'est pas :

— France, d'abord !

Qu'elle soit, du moins :

— France, ensuite !

Et que tout spectateur se révolte contre ce programme sacrilège :

— France, jamais !

JEAN DE ROVERA.

DE LA SCÈNE A L'ÉCRAN

Que le public manifeste !

De ses applaudissements ou de ses sifflets sortira la rénovation indispensable à la vitalité du cinéma et du théâtre.

Jamais nous n'avons ressenti aussi fortement la nécessité d'une rénovation de l'art théâtral et cinématographique qu'au cours des inoubliables soirées qui ont suivi l'annonce de la victoire.

Lasses d'avoir clamé leur enthousiasme reconnaissant dans les rues tumultueuses, les foules se pressaient sur les salles de spectacles. Elles étaient poussées, ces soirs-là, par le désir de vivre en imagination des minutes au moins égales en intensité émotive à celles qu'elles venaient de vivre réellement.

Car il est un fait certain : c'est que la foule est douée d'une extraordinaire facilité d'émotion. Formidable et tumultueuse, elle se laissera toucher par une simple histoire habilement contée. Un mot heureux ramènera la gaieté sur tous les visages. Rien de plus docile que sa sensibilité. Son cœur cache des trésors de larmes toutes prêtes. Elle ne demande qu'à les laisser librement s'épancher.

Par contre, la foule manque d'invention. Elle sait pleurer. Elle sait rire, et c'est tout. Elle s'offre... Il lui faut des organisateurs de son émotion, comme de sa joie. Parfois les événements se chargent eux-mêmes de réveiller sa sensibilité. Mais cela ne lui suffit pas. L'événement est brusque. Le dénouement, à la merci des communications télégraphiques, arrive sans préparation. La curiosité, l'angoisse, le désir n'ont pas été habilement tenus en haleine par toute une minutieuse série de dévoilements, de révélations qui laissent supposer la solution, sans jamais l'affirmer. Et voilà pourquoi, même en des heures où se dénoue le plus formidable des drames historiques qu'un Shakespeare eût pu concevoir, la foule revient quand même à ces fictifs arrangements d'actions humaines que sont les scénarios de films et les pièces de théâtre. Les salles de spectacles ont dû refuser des milliers de spectateurs. Demain la foule assiégera encore leurs portes.

Eh bien, il ne semble pas que nos dramatises aient tenté le moindre effort pour hausser leur talent à la hauteur des temps présents. A part quelques films intéressants parmi lesquels se remarque particulièrement *La Dixième Symphonie*, à part, au théâtre, *Samson* et *Notre Image*, les affiches n'annoncent que des spectacles dont on devine au seul titre l'effrayante banalité.

Ils feront de l'argent, c'est entendu. Toutes les salles seront pleines. La caisse aussi. Cependant l'exploitation artistique ne doit pas se réduire uniquement à une question de gros sous. Sinon, elle ne devient plus qu'une sorte d'exploitation mise à profit par une poignée de mercantis.

Le public a soif de spectacles ? Soit ! Mais qu'il ne soit pas trompé sur la qualité.

Aussi est-ce avec plaisir que nous voyons s'introduire au cinéma la coutume des applaudissements. Le théâtre avait aussi les sifflets. Il semble les avoir oubliés. C'est un tort. Le sifflet devrait revenir en honneur au théâtre et au cinéma. Il est aussi nécessaire que la lorgnette...

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant...

Au public de manifester ! Qu'il dise sa joie ! Qu'il prouve son mécontentement. On l'écouterà. Il y aura des victimes. Tant pis. L'art théâtral, l'art cinématographique ne s'en porteront que mieux. La bonne voie leur en sera nettement indiquée. La récompense n'en sera que plus grande.

Nul doute enfin que ce droit d'avis dont sera investi le nouveau spectateur n'exerce une influence salutaire sur le choix des programmes. Et ce sera là, croyons-nous, une façon efficace de collaborer à cette fameuse rénovation théâtrale et cinématographique dont on nous rebat les oreilles — sans rien tenter de positif en sa faveur, — sauf d'écrire force articles !...

Et pourtant, plus que jamais, à des temps nouveaux, il faut un cinéma et un théâtre nouveaux.

Pierre BERCH.

BRINS DE FILMS

Le livre d'Or de la Cinématographie.

Après avoir examiné les titres des candidats à sa grande médaille d'or, le comité de direction de l'Aéro Club de France a décerné à l'unanimité cette haute récompense :

Au lieutenant *Alexandre Borzecki*, observateur en avion, chevalier de la Légion d'honneur, médaille militaire, ayant à son actif 7 citations, blessé une fois et qui compte 210 reconnaissances, dont plusieurs de 250 à 300 kilomètres, près de 5.000 clichés photographiques, 31 combats. Il a abattu 5 avions officiels et totalise 436 heures de vol au-dessus des lignes ennemies.

Tous les cinématographistes se joindront à la rédaction du "Film" pour envoyer leurs sincères félicitations au vieux cinématographe, à l'excellent et trop modeste camarade Borzecki.

* *

Education par le cinéma

Appelé à faire une enquête sur l'emploi du cinéma en tant que professeur agronome, je ne tardais pas à être frappé des grands services que pourrait rendre le film pris d'abord comme moyen de propagande, puis comme rééducateur.

De là est née cette idée que la vue de films appropriés ferait beaucoup pour le retour aux champs de nombre de nos glorieux mutilés ; que ces projections seraient le complément presque indispensable de la publication des « Mutilés aux Champs ».

« L'état actuel de la cinématographie permet la réalisation pratique et rapide de cette idée qui peut aider beaucoup au but que vous vous êtes imposé. De tous les enseignements, celui par la vue est le plus profitable. Point n'est besoin de longs discours pour convaincre quiconque qui n'est pas de parti-pris. Quel réconfort pour nos blessés lorsque, dans nos hôpitaux, dans les lieux de convalescence, ils verront par le truchement de l'écran, travailler aux champs des hommes souffrant des mêmes impotences.

« Pas une de nos maisons d'édition, pas un de nos constructeurs, pas un de nos loueurs, pas un de nos cinématographistes ne se refusera d'apporter son concours à la réalisation d'une œuvre devant donner à nos chers soldats un peu de joie, leur apporter un rayon d'espoir, leur permettre une certitude : celle de vivre librement de leur travail à la campagne, de s'y construire un nid, d'y avoir même une famille. »

Horrible !

Les metteurs en scène chargés de rédiger les sous-titres de films comiques imaginent parfois des calembours étranges.

Exemple emprunté à un film proverbe :

1° M. X... possède un abonnement au chemin de fer.

2° A force de voyager, il froisse ses vêtements.

Afin de redonner à son pantalon le pli réglementaire, il crut bien faire d'acheter un tendeur.

3° Malheureusement, ce tendeur était de mauvaise qualité ; il le détraque immédiatement, se retendit ensuite et rebondit sur le crâne de plusieurs personnes qui poussèrent des cris ainsi que M. X...

Alors apparaissent sur l'écran ces mots qui forment proverbe : Abonnement... tendeur... chahut. A bon entendeur, salut !

* *

Mabel dramatique

Verrons-nous Mabel Normand dans les personnages confiés ordinairement à Bessie Love, Louise Glaum ou Bessie Barriscale ? Cela n'étonnera pas tout le monde, mais cela étonnera plus d'un, car Mabel, avec ou sans Chaplin-Charlot, avec ou sans Fatty Arbuckle, n'a paru jusqu'ici que dans d'excessives folies.

Sa nouvelle production, *Johan of Plattsburg*, ne néglige pas l'excentricité irrésistible de Mabel Normand, mais la coupe et la complète de scènes sentimentales où le talent de l'artiste prend sa vraie forme.

* *

Foch the Man

C'est le titre d'un film récemment présenté à Londres. Qu'il soit fait d'éléments français, cela ne fait aucun doute. Mais que nous n'ayons pas songé à les réunir nous-mêmes, voilà qui est encore plus certain.

Ce n'est pas une nouveauté, outre-Manche et outre-Atlantique, de filmer des biographies. Lloyd Georges et Lord Kitchener eurent ainsi leurs épopées sur pellicule.

Sera-ce à New-York qu'on tournera un *Georges Clemenceau*, comme on y tourna une *Jeanne d'Arc*. On dira que Jeanne d'Arc a attendu quelques siècles. Cela prouve qu'il ne faut pas l'imiter en tout.

Maintenant, celui qui biographiera ce héros, Woodrow Wilson, sera fêté par le monde entier.

MANIVELLE.

ON TOURNE...

Des films...

Le prochain film que doit créer Musidora sera *La Flamme cachée*, d'après un scénario que Colette, a écrit spécialement pour cette artiste.

R. Barker vient de mettre en scène une nouvelle œuvre puissante et complexe de Thomas Dixon, intitulée : *Une Femme*.

Bientôt nous pourrons applaudir *Les Cloches*, d'après l'ouvrage d'Erckmann-Chatrian, qui vient d'être tournée aux Etats-Unis. La présentation doit se faire la semaine prochaine à New-York, et l'importation du film en France ne saurait beaucoup tarder.

Arizona, tel sera le titre du premier film à paraître de Douglas Fairbank.

Un nouveau ciné-roman en quinze épisodes va bientôt nous être présenté par la Vitagraph : *Le Témoin de Fer*. Il sera tourné par Carol Hollway et Antonio Moreno.

Prochainement, sera édité à Paris le film tourné suivant les indications de M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, sur son séjour chez nos ennemis pendant la guerre. Il ne manquera pas d'avoir ici le plus vif succès, à en juger par celui qu'il obtient actuellement à l'étranger.

L'H.

Notre ami et collaborateur Marcel L'Herbier est rentré de la Côte d'Azur où il avait entrepris une grande œuvre cinématographique. Actuellement, il continue et achève dans le théâtre Gaumont, ce film important dont nous donnerons bientôt le titre et la distribution.

LE DÉVIDEUR.

LE GRAND FILM

ATTILA

Exclusivité de la Raoulfilm Location

sera présenté
prochainement

RAOULFILM LOCATION
19, rue Bergère, Paris

Une très belle œuvre FRANÇAISE

s'ajoutera, prochainement, au " Livre d'Or " des grands succès de PATHÉ FRÈRES

L'ÉNIGME

Adaptation cinématographique
de l'œuvre de

Paul HERVIEU

Mise en scène de

M. Jean KEMM

DISTRIBUTION

M. Henry MAYER

de la Comédie-Française
(rôle du Marquis de Neste)

M. Henry KRAUSS

(rôle de Gérard de Gourgiran)

M. Camille BERT

(rôle de Raymond de Gourgiran)

M. JOUBÉ

(rôle de Vivarce)

M^{me} DERMOZ

(rôle de Léonore de Gourgiran,
femme de Gérard)

M^{lle} Marie-Louise DERVAL

(rôle de Giselle de Gourgiran,
femme de Raymond)

PATHÉ FRÈRES, Éditeurs



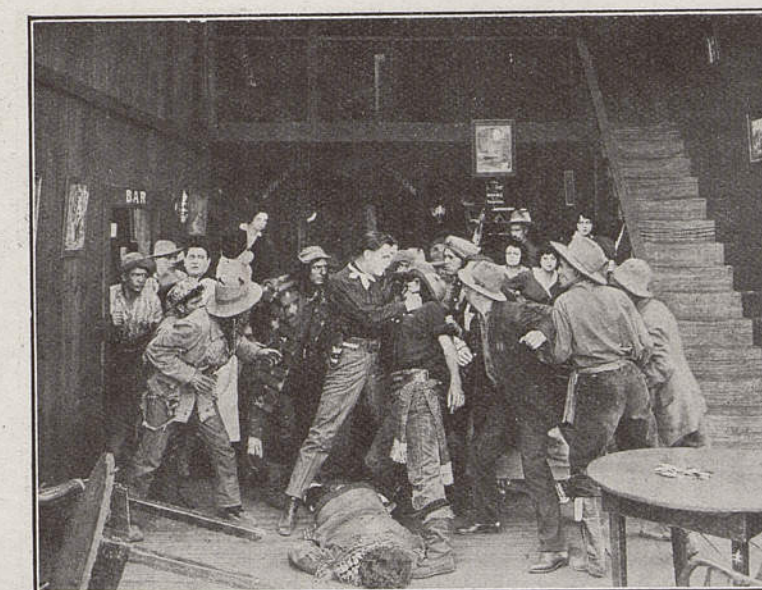
M. KRAUSS



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

L'As de Carreau

Le plus passionnant des Films en Série



12 Episodes interprétés par
Miss MARIE WALCAMP

UNE TENTATIVE

L'Impasse

« J'ai rencontré M. Lucien Lehmann, nous dit Mlle Eva Dorian; j'ai lu son scénario, il contenait un drame émouvant; je l'ai « tourné », mais je ne pense pas renouveler cette tentative: que les étoiles de l'écran ne redoutent point l'intruse que je suis... »

Si l'art cinématographique français se débat misérablement, s'il erre parmi la laideur innombrable, c'est parce qu'il n'est pas l'œuvre de créateurs.

Or, si j'en crois le sens grec de « Poëta », il n'est de créateur que le poète, le poète, seul, sait transposer la vie,



la raconter en une belle histoire imagée et lyrique. Il est vrai n'est-ce pas, que le théâtre est soumis au génie du poète, et que l'acteur et le metteur en scène (eh oui, le metteur en scène) ne sont que des personnages obéissants à qui le créateur enseigne sa pensée pour qu'ils la servent.

Le poète corrige l'inflexion des voix, la pantomime, le mouvement scénique; il modifie le décor à son gré, juge les lumières, et ne permet à M. le metteur en scène qu'une tâche de premier régisseur.

Et voici que l'art cinématographique français, avec des procédés qui contredisent cette harmonie logique, ose émettre des prétentions à la réussite! Comme le cœur de Dumas fils, il a peut-être des raisons que la raison ne connaît pas.

Ainsi, le scénario, poème du geste et de l'attitude, viendrait du premier venu, dont on sait clairement qu'il ne sait rien, des acteurs joueraient ce scénario bâtarde avec le pathétique grimaçant et fabriqué d'avance qu'ils emploient pour déclamer les textes, un metteur en scène serait là pour faire accentuer ce qu'il ose appeler des nuances, et tout cela serait un art, de l'art? De qui se moque-t-on?

La vérité, c'est que la cinégraphie française est encore en enfance, malgré certains acteurs qui y sont remarquables; et je souligne avec peine mon adjectif, c'est que l'Amérique a des perfectionnements qui illustrent mon argument. Là-bas, on ne joue pas un scénario: on le pose; on interprète pas: on exprime. Certes, je me réserve infiniment devant certains films américains, puérils jusqu'à la gageure, du moins, les plus humbles histoires y sont contées avec l'expression mesurée du pathétique simple et sincère qui conviendrait si bien à l'intelligence française.

A cause de cette erreur multiforme qu'est la cinégraphie, en France, je me suis toujours ennuyée devant l'écran. Quelqu'un est près de moi, qui pourrait certifier que je fus loyale et que ma patience fut infinie.

Or, un jour que je recevais mes amis, l'un d'eux quitta nos dilections littéraires pour parler « ciné ». Vaguement, mon attention se fit ironique et lassée... Soudain, je me dressai: les mots que j'entendais disaient exactement ma pensée silencieuse; ils le faisaient avec une éloquence dont je le remerciai sans rien dire. Et lorsqu'il eut l'audace de conclure brusquement sur un mépris définitif, ce fut un beau vacarme!

Heury Marx et Marcel L'Herbier étaient présents, et ils n'admettaient pas du tout qu'on méprisât l'écran; qu'ainsi, d'avance, et délibérément, on attentât à ce qu'il devait être.

...J'avais bien fait de me taire, car si ces deux poètes médisaient comme moi de la cinégraphie, elle les avait séduits, pourtant, jusqu'à les amener à penser pour l'écran. Et ils parlaient avec leur foi bruyante et volontaire, et ils affirmaient tant, qu'une émotion montait, de leur amour des humbles attitudes. Par eux, vraiment des formes surgissaient. C'était la tendresse penchée, un regard qui s'appuie, l'espoir peureux devant une porte qui s'ouvre, le geste qui



s'attarde et qui raconte l'âme... L'expérience heureuse de Marcel L'Herbier amplifiait la discussion, la retenait en lui donnant des bases.

Car si *Le Torrent* avait été réalisé sous les injonctions du poète, c'eût été le film sensationnel, au lieu d'être le très beau film qu'il fut. Un magnifique essai est là, illuminé par l'un des beaux symboles de la poésie, où le cinéma est, non seulement la « machine à imprimer la vie » (je cite Marcel L'Herbier) mais encore (je cite cette fois, Henry Marx) « la vision du silence », de ce silence qui est la patrie des poètes.

Ils dirent tant — et si bien — que j'abandonnai lentement mes dédains et qu'avec joie je me sentais conquise.

« En somme, dit l'un d'eux, pour ramener la discussion à la réalité, il faudrait, à ce ciné que nous voulons, des interprètes voués à l'expression plutôt qu'à l'interprétation; des interprètes intelligents, pensants à prendre au théâtre ou ailleurs, au gré des hasards, des interprètes sachant exister, sans la tradition obsédante de la scène... Oh! Madame, voulez-vous essayer?

Je riais si fort et je me récriais si faiblement que ma réponse devenait inutile. En attendant le film de Henry Marx, j'acceptai donc de collaborer avec Marcel L'Herbier et de paraître dans une œuvre de lui. Les événements ont contrarié le projet mais ils ne l'ont pas ruiné: il se réalisera très tôt, je l'espère.

...Je m'étais limitée au seul travail de la pensée; je n'en voulais d'autre expression que l'écriture. Et je sens désormais la joie nouvelle qu'il y a à exprimer avec tout son visage offert, avec ses mouvements, avec ses pas, et avec ses regards.

Et puis, j'ai rencontré M. Lucien Lehman, dont les vues sur le cinéma sont intelligentes et nobles; il a sympathisé

avec les miennes et il m'a demandé de collaborer tout de suite avec lui. J'ai lu son scénario « L'Impasse » et j'ai pensé qu'il contenait de belles images, un drame émouvant, bien mené, la possibilité, enfin, d'une sincérité vivante et simplement humaine!

J'ai « tourné ». Le film est agencé, construit par un metteur en scène: c'est lui qui répartit le sentiment, lui qui le convertit en impression visuelle! Hélas, il y fallait savoir jouer. Et je ne sais que vivre... Quel poète, bientôt, nous donnera un film où cela sera suffisant?

Mon essai, vous le penserez, n'est qu'une épreuve où je n'admets que des amis. Ils sont, en l'occurrence, M. Lehman et le charmant poète Roger Gaillard.

Que les « étoiles de l'écran » — dont j'admire la beauté — ne craignent rien de l'intruse. Je ne suis qu'un écrivain et ne veux point d'autres grâces. Mon essai est à la charge de qui s'en sert; il se peut qu'il soit désastreux.

...Et s'il montrait, pourtant, que le cinéma vaut mieux que ce qu'on en pense?

Eva DORIAN (Magdeleine Marx).

Contes du Cinéma

Son Ami Six Pions

J'étais content de connaître Cherner. C'est un opérateur. Celui-là n'a pas l'âme classiquement aigrie des opérateurs que le metteur en scène tarabuste et humilie. Cherner est l'as des as dans la confrérie des opérateurs cinématographiques, j'allais dire géographiques, qui font le tour du monde et enregistrent le pittoresque universel. Quel vaste champ de rêverie que celui de ces globe-trotters! On pense sans hésiter à Rudyard Kipling errant sur l'Himalaya avec son kodak en sautoir.

Vous vous imaginez que je blague? Quelle erreur! L'œuvre de ces opérateurs est quelquefois saisissante. Ils notent des tons et des formes dont la beauté se révèle à l'écran comme un coup de foudre. J'ai vu des « paysages » ruraux ou citadins qui m'ont aussi étonné qu'un Monet, un Cézanne, un Vuillard.

Ainsi Cherner... Je savais qu'il avait erré un peu partout sur cette terre. A le connaître, je me promettais une aussi neuve impression qu'à connaître un peintre de très grand talent qui ne serait d'aucune académie.

Cherner ressemble à Caruso. Un Caruso qui aurait perpétuellement le mal de mer. Gras et glabre, comme un bon cocher d'avant la guerre, il est pâle, pour ne pas dire verdâtre. Avec cela, une petite moue qui va et qui vient, inquiétante, comme si... Le mal de mer, je vous dis.

Je lui étreignis cordialement la main. Il me répondit par un mol et désenchanté shake-hand.

Et je lui extirpais quelques réflexions.

— Oh! Monsieur Cherner, il faut que je vous dise... depuis longtemps je voulais... bref, je vous avoue... Ah! vous êtes un artiste... hein, c'est passionnant ce que vous faites là!...

— Peuh! fit Cherner modeste, on gagne sa vie où qu'on peut.

— Je ne dis pas, je ne dis pas non... enfin, vous êtes un artiste, Monsieur Cherner... vous êtes un artiste dans toute l'acception de... Tenez, quand Fromentin écrit sur Rubens, et bien... Vous connaissez Fromentin?

— C'est un opérateur?

— Un op... Ah! quel mot admirable!... Oui, c'était un opérateur... un enregistreur... la peinture... Parlez un peu... Parlons de vous... Par exemple, racontez-moi votre séjour en Egypte... J'ai vu vos Pyramides... Dire qu'il y a encore des gens qui nient la valeur d'art du cinéma... S'ils avaient vu vos Pyramides... Tant d'immensité... de solitude... d'infini... d'éternité... C'est toute la sérénité du silence, de la pensée... Oui, de la pensée...

— Dame, ce n'était pas commode, grogna Cherner, en s'animant un peu... De la pensée? Vous parlez de pensée? J'étais obligé de ne penser qu'à lui.

— A lui? Qui, lui? Vous n'étiez donc pas seul, Monsieur Cherner?

— Seul! ricana-t-il. Moi, seul! Je crèverais si j'étais seul.

Aussitôt, je rêvai d'un compagnon, l'ami-type vraisemblablement, ou peut-être une femme, une créature tenant de

la muse ou du modèle, que sais-je ? une cérébrale, au besoin, hé, hé, enfin une âme et...

— Personne ne sait pourquoi je l'appelle Six Pions, reprit Cherner avec un sourire relatif.

Comme il semblait ne parler que pour soi, je me gardai d'émettre la moindre réplique.

— Six Pions, dit Cherner. On m'a dit qu'un personnage historique avait porté ce nom-là. Est-ce croyable ? En tous cas, l'orthographe n'est pas la même. Mon Six Pions a été baptisé Six Pions parce qu'il a sur la tête six petits disques noirs... des pions, quoi... Ça donne envie de jouer aux dames...

— Alors, c'est... ? c'est un... ?

— Ça serait un rien du tout... vous pensez : un fox comme tous les fox... rien du tout s'il n'avait pas... seulement, voilà, il a... en un mot c'est Six Pions.

Il cessa de sourire et se tut.

Je ruminai mon ahurissement. Puis, me calmant peu à peu, j'essayai un :

— Comme ça, il connaît les Pyramides ?... qui n'obtient pas de réponse immédiate.

Cherner haussa les épaules pour me marquer son indulgence.

— Pardi ! On ne voit que lui...

— Ah ! fis-je mélancoliquement.

— Et c'est à cela qu'on voit la différence entre Six Pions et tout le monde. N'importe quel fox juché sur le troisième degré de la pyramide de... de...

— Chéops ?

— Ça ne fait rien... Passerait inaperçu... Un vrai moustique... Tandis que mon Six Pions... Ah ! sans mentir, on les voit ses six pions... La brave bête... Il s'était installé sur le troisième degré de la pyramide de... Oui... et me regardait m'éloigner avec mon appareil en ayant l'air de rigoler... C'est comme je vous le dis... Il savait bien le bougre que plus il serait loin, plus on le verrait... Ah ! vraiment, je ne me suis pas embêté aux Pyramides...

J'aiguillai la conversation sur une autre voie. Et je crus devoir baisser légèrement le ton.

— Il y a une bande, Monsieur Cherner, une bande que j'ai admirée... c'est le mot... admirée... c'est votre série de l'Espagne... Toutes ces cathédrales... nom de nom, que de cathédrales... Dieu vous avait-il visité dans ce voyage ?

Cherner fit un rire de vieille oie :

— Houa ! Houa ! Houa ! Dieu ?

Il tapa sur ses grosses cuisses en faisant danser son ventre. Enfin il m'expliqua :

— C'est mon petit Six Pions, qui est clérical...

Cette fois, je commençais à désirer de connaître Scipion.

— Oui, continua Cherner, chaque fois qu'il voyait un curé... un capucin... ou un évêque... mon Six Pions allait cabrioler à ses trousses... tous ces bonnes gens le caressaient... à Ségovie... vous savez, Ségovie ?...

— Justement, j'ai vu à l'écran votre Ségovie... dans un éclat d'aurore et d'apothéose...

— Et vous avez vu Six Pions... contre la petite porte de droite... façade...

— Splendide, splendide...

— Si l'on veut. Moi, je l'ai photographiée parce que Six Pions l'avait adoptée... et vous ne savez pas pourquoi il l'avait adoptée, cette façade ? Ce jour-là, un moinillon enthousiasmé à la vue de Six Pions... comme vous l'eussiez été vous-même... court à la sacristie, revient avec tout son bazar... et flanque à Six Pions une bénédiction de première classe... et illico il le prend dans ses bras, l'embrasse, le cajole, le berce...

— Saint François d'Assise... Saint Vincent de Paul... Saint Julien l'Hospitalier...

— Non, c'était la cathédrale de Ségovie... et un moinillon de la cathédrale de Ségovie. Le malheur est qu'il était sale comme un cochon... Et Six Pions a été dévoré par les poux pendant trois jours...

Machinalement, je pris une voix plus sourde pour prolonger cet entretien esthétique. Et je sentis en moi l'invincible espoir que Cherner, poussé vers un rendez-vous impérieux, m'allait quitter d'urgence.

— Vous êtes un artiste, oh ! un artiste, articulai-je lugubrement.

Je fis un sifflement d'admiration auprès duquel le *Dies Ira* passerait pour un fandango.

Et je rompis un nouveau silence en m'exclamant — et ce, d'ailleurs, sans beaucoup de points d'exclamations :

— Vous ne devez pas être mécontent de Venise, non plus ?

Cherner, qui se curait les dents avec une vieille allumette tirée de sa poche, ne répondit pas :

Je dus insister :

— Venise... oui, c'est chez Pathé... boulevard des Italiens que j'ai vu votre Venise... quel document !... cent fois trop court, je le dis bien haut... car ces éclairages fluides... ces taches de couleurs et d'ombre... je ne dirai pas que c'est une toile du Greco... d'abord cela ne ressemble à rien... harmonie, harmonie... une impression de solennité... d'isolement... et avec cela, de mouvement... Vous étiez en gondole ?...

Cherner grimaca.

— Vous n'êtes pas partisan des gondoles ?... Vous préférez les canots automobiles ?... C'est évidemment plus... Seulement c'est moins...

Il grimaca plus vigoureusement et se décida à parler :

— Nous étions en canot automobile.

Complaisamment, moi :

— Six Pions était à Venise, n'est-ce pas ?

— Sale patelin, Monsieur, dit Cherner... Cette Venise, pouah !

— Vous n'aimez pas les vieux palais, le Lido, Saint-Marc, George Sand, les pigeons, l'eau verte et noire qui semble rose quelquefois ?... Hein, hein, tout ça, tout ça...

— Je n'ai pas remarqué, soupira Cherner.

Un geste indiqua son mécontentement. Et son front se plissa en chagrines ornières.

— La cuisine italienne, bougonna-t-il...

Je ne pus m'empêcher de rire.

— La cuisine aussi ? Alors tout Venise vous a déplu...

Les monuments, la mer, le ciel, et la cuisine par dessus le marché... Seriez-vous dyspeptique ?

— Pouh ! Moi, je n'ai jamais tant mangé qu'à Venise... On m'avait indiqué un petit bistro où les spaghetti, le fritto misto, la polenta, le risotto étaient fiers, vous savez. J'y ai gagné six kilogs en quinze jours.

— Eh bien, alors, vous devriez...

— Et Six Pions, monsieur ?

— Au fait, parlez-moi de Six Pions.

— Six Pions, c'est mon ami, qu'en dites-vous ?

— Je commence à le croire.

— Et que fait-on pour son ami ? On le traite comme soi-même.

— Oui. A moins...

— Pas de « à moins ». Six Pions est Six Pions.

— J'allais le dire, Monsieur Cherner. Bref...

— Bref, Six Pions a mangé comme moi spaghetti, risotto, polenta, fritto misto, arrosé de chianti et de barbera, oui, monsieur.

— Et il a gagné six kilogs en quinze jours ?

— Il aurait gagné, le pauvre enfant, il *aurait*...

— Si ?

— Si nous n'avions dû monter chaque fois en canot automobile, pour aller travailler. Et le canot automobile, ce n'est pas bon après la cuisine italienne.

— Ah ! vous ?...

— Non, Six Pions. A peine étions-nous en route que mon pauvre Six Pions se mettait à vomir... vomir... Ha, les rivières de Venise en ont vu de toutes les couleurs.

— C'est ce que dit l'histoire, Monsieur Cherner.

Les paroles moururent. Le bureau où nous étions n'eut plus d'âmes qu'un tic tac de pendule et une affiche d'emprunt national. Ajoutez à cela une table bête. Vous comprendrez que quand on n'a pas autre chose pour meubler du vide...

Cherner mâchonnait, si je puis dire, sa lippe agitée comme un ventre de batracien. Son front s'inclinait vers le sol. Le sommeil ou quelque méditation particulièrement réussie ?

— Excusez-moi, dis-je enfin, je dois faire une course... lointaine... précipitée...

Je me levai.

Cherner ne broncha pas. Il mâchonnait de plus en plus. — Nous nous reverrons, murmurai-je avec une conviction mesurée.

Je pris mon chapeau, songeai même à me ganter et y renonçai, pensant gagner quelques secondes.

La main sur la poignée libératrice de la porte, je laissai tomber ma dernière politesse :

— Il est vraiment regrettable, soupirai-je, que vous n'ayez pas amené cet inouï Six Pions. Je brûle de le connaître.

Cherner fut tout yeux blancs. Bon Dieu, qu'il était laid !

Je compris que j'avais pondu une vaste gaffe.

Cherner gémissait :

— Ah ! le Japon... Ah ! le Japon...

Malgré moi, redevenant enclin aux choses de l'art, je me souvins d'un petit film de paysages nippons enregistrés par

Cherner : jardins minutieux et intelligents, chrysanthèmes de paradoxe, et surtout un Fujiyama aux lignes pures, un merveilleux Fujiyama à joindre aux merveilleux Fujiyama qui courent le monde, dorés sur laques, blancs sur soies, noirs sur estampes.

— Ah ! le Japon ! lamentait Cherner.

Je m'extasiai :

— Fichtre, oui, le Fujiyama... Ah ! ça, c'est un volcan, un sommet, un trône, un dieu, un...

— Justement... le Fuji... machin... c'est là que je l'ai perdu.

Le son funèbre de sa voix m'éclaira. Je pris l'attitude réglementaire des condoléances.

— Six Pions ? m'informai-je.

Cherner inclina le chef, écrasé par ce souvenir.

— Mort ? dis-je encore.

J'imaginai déjà une éruption du volcan éteint, une flèche de Daïmio tireur à l'arc, un canon anglais à l'essai...

Cherner leva les bras désespérément.

— Je l'aimerais mieux mort, dit-il du ton mélodramatique d'un grand premier rôle lâché par sa maîtresse.

— Oh ! oh ! murmurai-je, neutre comme un confident.

Cherner acheva :

— Puisque vous avez vu mon film du Japon... vous avez sûrement remarqué... que Six Pions n'y est pas...

— Oh ! oh ! fis-je avec la même réserve.

— Figurez-vous que je l'avais installé devant la porte d'un joli potager... avec la montagne dans le fond... c'était... ah !... enfin... eh bien ! au moment où je commence à tourner...

— Oui, dis-je palpitant...

— Une petite chienne vint à passer...

— Ho, Monsieur Cherner...

— Quoi ? Elle l'a emmené chez elle. Il a dû y rester. Et je ne savais pas l'adresse de cette personne, je n'ai plus entendu parler de Six Pions.

Moi non plus. Car je pris la porte.

LOUIS DELLUC.

Le Cinéma reconnaissant

Le Comité du « Livre d'or des enfants de France au président Wilson » avec le concours du Syndicat Français des Directeurs de Cinématographes, organise dans toute la France, une série de représentations de films de propagande sur l'effort prodigieux accompli par les Etats-Unis d'Amérique, depuis leur adhésion à la grande guerre du Droit et de la Liberté.

La première de ces représentations a eu lieu le jeudi 14 novembre à 10 heures du matin au Palais des Fêtes de Paris, 8, rue aux Ours, sous la présidence de la Municipalité Parisienne et de l'ambassadeur des Etats-Unis.

La même représentation va avoir lieu dans tous les quartiers de Paris où les Directeurs de Cinéma ont mis gracieusement leurs salles et leurs appareils à la disposition du comité d'organisation qui y conviera tous les enfants des écoles parisiennes.

LES FILMS QUI NAISSENT

Ceux que mes yeux ont vu...

Je me suis follement divertie à « Maciste ». Quant à l'« Institut de Beauté », c'est une comédie joliment sertie dans un paysage pittoresque. « La Corde sur l'Abîme », lorsqu'elle s'est rompue, a cependant serré ma gorge et comprimé les battements de mon cœur.

Maciste

En avons-nous vu des détectives au cinéma ! De tous les âges, de toutes les nationalités et cependant toujours pareils !

Le détective, par définition, qu'il brille sur l'écran ou qu'il orne les feuilletons littéraires des grands quotidiens, est toujours un personnage plein d'intelligence, de prudence et d'astuce qui finit toujours par triompher des pires embûches. Le public a confiance en lui, une confiance absolue. Il sait que l'écheveau le plus embrouillé se débrouillera fatalement, grâce à la ruse souveraine du détective.

Et les choses allaient ainsi sur l'écran, depuis plusieurs années déjà.

Or, voici qu'un auteur s'est avisé de changer la donnée. La ruse du détective ne triomphe plus. Le détective est bafoué. Le détective est ridicule. Et c'est là une grande nouveauté, n'est-il pas vrai ?

En réalité, nous nous trouvons en présence de deux détectives amateurs qui enquêtent sur le cambriolage d'un château et le meurtre de son propriétaire : Maciste et Durand.

Le rusé Durand emploie tous les moyens connus : prise d'empreinte des pas, sondage des cœurs, déguisements variés et périlés.

Maciste, lui, n'emploie que ses poings. Mais les poings de Maciste sont terribles. Et il ne porte qu'un seul vêtement de coupe américaine comme sa casquette.

La force et la ruse s'opposent d'abord, puis finissent par s'allier. Les deux détectives s'unissent. Et nous assistons à des aventures d'un haut comique, et j'ajouterai même du plus fin comique.

Toutes les aventures de Maciste sont une joyeuse satire des vieux films usagés. Et d'abord, tandis que Durand revêt le maillot et la cagoule de Fantomas, notre Maciste, lui, conserve son veston de cheviotte et son confortable chandail. Tandis que Durand essaie clés et pincettes pour ouvrir les tiroirs d'une table, Maciste, lui, soulève violemment le plateau de la table, démolit le meuble ; et l'intérieur des tiroirs apparaît.

Mais la force chez Maciste ne nuit pas à l'esprit. Je vous recommande la façon dont il s'introduit dans le pare du château, en mobilisant le portier à sa porte, dans l'attente d'une dame qui ne doit pas venir... Et la façon aussi dont il présente au vieux comte son petit-fils ! C'est de l'humour le plus robuste et le meilleur. C'est d'une bonne humeur saine et qui ne va pas sans ironie.

L'artiste qui incarne Maciste, et qui ressemble étonnamment à Lucien Guitry, joue son rôle avec finesse et bonhomie. Et son partenaire, le rusé Durand, s'est composé une silhouette fort amusante qui, à elle seule, est une plaisante satire.

Je me suis beaucoup amusée à Maciste.

L'Institut de Beauté

Avec l'Institut de Beauté, nous revenons à Londres où les aventures sont plus tempérées, sinon plus compliquées. Quel étrange institut de beauté que celui de Miss Sophy où l'on voit tant de vieux messieurs et de petites manucures ! Si j'en crois ce que je vois à l'Institut de Beauté, les manucures seraient à Londres ce que sont à Paris les dactylos....

Bref, on ne s'ennuie pas à l'Institut de Beauté, d'autant moins que le local communique avec celui d'un astrologue ; de sorte que, par une pente facile qui, en l'occurrence, est une petite cour, clients et clientes passent du coussin de la manucure au coussin du chiromancien-astrologue. Vous commencez d'entrevoir toutes les intrigues qui vont naître. Et d'abord, Miss Sophy devient la fiancée de l'astrologue ; puis la jeune Muriel, sœur de Sophy, après beaucoup d'aventures finit par épouser un lord.

Ce lord Quex, est un don Juan. Un don Juan un peu ridicule, d'ailleurs, comme la plupart des don Juan. La scène où il détruit ses mille et un souvenirs d'amour est du plus haut comique. Mais ce comique ne doit pas apparaître. Et toute cette histoire est sérieuse et se termine de façon à satisfaire la morale la plus stricte. Sophy épouse son astrologue, et Miss Muriel son lord.

Entre temps, Miss Muriel avait quelque peu flirté avec un certain Robert. Ce qui nous a valu une très jolie scène dans un délicieux paysage nautique. Miss Muriel et son amoureux sont dans une barque sur la Tamise ; leurs silhouettes se reflètent dans l'eau calme. C'est un chromo très anglais et parfaitement au point, que nous eussions voulu pouvoir contempler plus longuement.

La Corde sur l'Abîme

Si ce film comportait une morale, ce serait que les écuylères de haute école doivent rester écuylères et ne pas épouser des bourgeois. Sinon c'est le drame, la fuite du domicile conjugal en compagnie du beau danseur de corde, sous l'œil impassible de la femme de chambre stylée.

Du moins, ce drame nous vaut-il la vue d'un intérieur de cirque. Curieuse et animée, cette vue des spectateurs et de la piste, prise d'en haut ! Grand effet d'émotion lorsque la corde se rompt sur laquelle le beau danseur glisse avec l'enfant de l'écuylère sur ses épaules.

Or, le beau danseur saute sur la piste sain et sauf. Et le petit enfant lui-même apparaît souriant. Mais c'est l'infortuné mari qui meurt victime de sa jalousie, après avoir tenté de porter secours à son enfant. Et nous voyons l'écuylère et le danseur s'embrasser au milieu de la piste.

La morale de cette histoire est quelque peu embuée. Mais je suis convaincue que cette histoire ne comporte pas de morale.

LOUISE FAURE-FAVIER.



Pour

les

programmes

de

Noël

Retenez dès à présent

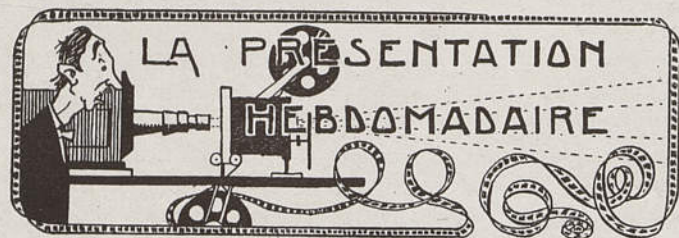
le grand film français

Le Noël d'Iveline

Longueur 750 mètres environ

Affiches & Photos

Edité par le
COMPTOIR CINE-LOCATION
GAUMONT
et ses Agences Régionales



Lundi 18 Novembre, au Gaumont-Théâtre à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 22 Novembre

Gaumont Actualités n° 47, 200 mètres.

Livable le 20 Décembre

La Mort des Pirates, « Phocéa Film, Exclusivité Gaumont », 9^e épisode : *L'Agonie de la Pieuvre*, ciné-roman, 10 épisodes, d'après le roman de René Morot, drame, affiches, photos, 890 mètres.

Bout de Maman, « Famous Players, Exclusivité Gaumont », comédie dramatique, affiche, 1.360 mètres.

Le Noël d'Yveline, « Gaumont », 700 mètres.

Nos Sous-Marins, Surveillance des Côtes, « Gaumont » (Service Cinématographique de la Marine Française), documentaire, 103 mètres.



Lundi 18 Novembre, à Majestic à 14 heures

CINÉ-LOCATION-ECLIPSE

Livable le 20 Décembre

Les Rives du Loing, « Eclipse », documentaire, 100 m.

Bouquette, « Eclipse », interprétée par Gaby Deslys.

Livable le 13 Décembre

Le Secret de Dolorès, « Paralta », drame, interprété par Warren Kerrigan.

Le Billet de Cent francs, « Tiber », comique, 320 m.

Dans les Flots de la Vistule, « Transatlantic », 2^e série des *Secrets du Contre-Espionnage* dévoilés par Norroy, 670 mètres.



Lundi 18 Novembre, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 20 Décembre

Au Pays du Soleil de Minuit, plein air, 125 mètres.

Les Rigueurs d'Anastasie, comique, 198 mètres.

A l'Assaut du Boulevard, drame en quatre parties, interprété par Harry Carrey et Molly Malone, 1.425 mètres.

Suis-je marié? comique, 310 mètres.

Cent lignes émouvantes, comédie pathétique, 700 m.

L'As de Carreau, 9^e épisode, 700 mètres.

Nature triomphante, comédie en trois parties, 1.200 mètres.

Le Bracelet magique, comique, 360 mètres.

Ces deux films ont été présentés précédemment.

La Femme au Damier, « Série Artistique A. G. C. », grand drame d'aventures en cinq parties.

Le jeune avocat David Norman, a su faire éclater l'innocence d'une malheureuse petite employée de magasin, Mary Graham, accusée de vol dans des circonstances étranges. Touché de sa misère, il s'intéresse à son sort et la décide à raconter son histoire. Il apprend ainsi qu'elle a perdu son père après une longue maladie de celui-ci, mais qu'elle n'a jamais connu sa mère. Elle consent à lui confier une lettre que le mourant lui remit pour une grand'tante, sans qu'elle ait pu la faire parvenir à destination. Bientôt Mary est adoptée par cette charitable et riche parente, Miss Maitland, et celle-ci charge David Norman de la gestion de ses biens et de ses libéralités, au lieu et place d'un sien neveu, Hector Maitland qui ne lui inspire confiance qu'à demi.

Ce dernier est en effet un vulgaire viveur, coureur d'aventures, à l'affût de l'héritage de sa tante. Il s'est mis à la recherche des bijoux soustraits par un inconnu à une femme mariée avec qui il passe la nuit de Noël. Il ne tarde pas à découvrir la coupable. Vif Argent, une femme qui ressemble étrangement à Mary. Non sans peine, il parvient à lui arracher les bijoux volés; mais lui et cette créature sont faits pour s'entendre. Sur sa recommandation, Vif Argent est acceptée par Miss Maitland comme seconde femme de chambre. Elle en profite pour mettre au pillage les bijoux de sa maîtresse, tout en ayant soin de prendre des dispositions pour faire retomber la faute sur Mary, dans le but de la faire chasser selon le désir de Hector Maitland.

Malheureusement pour elle, elle ignore que David Norman a surpris son secret; celui-ci a trouvé la cachette où elle a enfoui une partie de son butin, et il a su confondre à la fois l'indigne soubrette et son complice.

Une fois de plus, il a sauvé l'honneur de Mary. Désormais, l'amour qu'il a conçu pour sa protégée ne rencontre plus d'obstacle et, à leur foyer de jeunes mariés, le bonheur s'établit sous les espèces d'un charmant bébé pour qui rien ne vaut papa et maman, pas même petit Noël et sa cargaison de jouets.

Charlot fait une Cure, « Mutual ».

Charlot qui marque un penchant fameux pour les liqueurs fortes, vient faire une cure dans un établissement thermal : l'Eau des Sirènes que l'on y boit, et qui jouit du remarquable pouvoir de guérir toutes les infirmités, le rendra sobre.

Charlot commet l'imprudence d'apporter, pour adoucir les rigueurs de la cure, une malle remplie de bouteilles de ses liqueurs préférées.

Le directeur de l'établissement découvre la cave portative de Charlot et fait jeter toutes les bouteilles par la fenêtre. Elles tombent dans la source et s'y brisent, ce qui modifie radicalement les vertus curatives de l'Eau des Sirènes : tous les pensionnaires de l'établissement sont saisis d'une joie subite et trépidante.

Charlot n'a encore eu affaire qu'au masseur; il n'a pas voulu boire une goutte d'eau.

Une charmante pensionnaire de la maison, que Charlot a préservée des manifestations déplacées d'un butor, finit par persuader notre buveur d'alcools de la nécessité de se corriger : il promet. Pour l'amour de la dame, il tiendra sa promesse et redeviendra sobre.

* *

Mardi 19 Novembre, à 10 heures, au Palais de la Mutualité

PATHÉ

Programme n° 51

Livable le 20 Décembre

L'Enigme, « S. C. A. G. L. », drame, affiches, photos, 1.100 mètres.

Fifine, *Conte de Noël*, « Consortium », comédie, affiche, 365 mètres.

Lui... et les Policemen, « Consortium Phon Film », comique, affiche, 240 mètres.

Curiosité de la Vie des Insectes, « PathécOLOR », coloris, 140 mètres.

Les Enfants de France pendant la Guerre, « Film édité par la Section Cinématographique de l'Armée », 650 m.

Pathé-Journal et Annales de la Guerre.

Dans l'Engrenage, « Pathé », comédie dramatique, interprétée par Florence Reed.

Notre avenir, est-il écrit, comme le prétendent les fatalistes, au livre du destin? Nul ne le sait, mais ce qui est certain, c'est qu'il suffit souvent d'un incident léger, d'une parole... d'un rêve même pour changer le cours de nos destinées, comme nous le verrons dans cette intéressante scène véne.

Fred Morton a fait, à l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, une fortune rapide. Mme Morton qui l'avait épousé alors qu'il n'était qu'un petit employé, s'était vite assimilée à leur nouvelle situation. Elle était devenue une vraie mondaine, et sa beauté avait trouvé, dans ce décor de luxe, le vrai cadre qui lui convenait.

Mais, au pays des dollars, les ruines foudroyantes sont aussi fréquentes que les montées subites. Par une opération hasardeuse, Morton se trouve à la veille du déshonneur, s'il ne réagit promptement, par une vente de ses biens et de ceux de sa femme.

Selon la jolie formule américaine, la femme doit être liée à son mari dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Mais Mme Morton se révolte contre le destin; il lui paraît impossible désormais de revenir à la médiocrité de jadis.

Elle se résigne enfin, mais de mauvaise grâce, et rend ses beaux-parents — deux braves cœurs — responsables de leur malheur.

Tandis que Fred Morton travaille activement pour rétablir sa situation, Lily écoute les mauvais conseils de son amie Marian qui lui répète constamment : « Une femme intelligente sait toujours se débrouiller... je pourrais vous citer l'exemple d'une femme dont le mari n'a que de faibles

ressources et qui, cependant, ne manque de rien, grâce... à certaines amitiés », etc.

Lily repousse ces conseils avec indignation, et s'endort ce soir là sous l'impression de son désespoir.

Fred Morton voit chaque jour ses affaires s'améliorer. Mais Lily l'inquiète. Les suggestions de son amie ont fait leur chemin dans sa faible tête. Elle voit de plus en plus Marian... et l'ami riche se présente un jour. Lily succombe à la tentation des toilettes élégantes, à l'attrait du luxe et du plaisir.

Surpris de ses dépenses exagérées, Fred la suit, découvre la trahison et, dans une fureur exaspérée, il saisit sa femme à la gorge, resserre l'étreinte de ses doigts sur son cou fragile...

Lily s'éveille en sursaut. Elle avait rêvé. C'était un cauchemar affreux, mais aussi un avertissement salutaire.

La jeune femme, dès lors accepte vaillamment le sacrifice, et aide son mari, par sa confiance et sa bonne humeur à rétablir sa situation un moment compromise.

* *

Mardi 19 Novembre, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Ames de Fous, 6^e épisode : *Hallucinations et Réalité*, affiches, photos, 445 mètres environ.

Georgette bonne d'Enfants, comique, 310 mètres.

Dans Ostende reconquis, film officiel de l'Armée Britannique, environ 330 mètres.

Les Préjugés, comédie dramatique, interprétée par Miss Gail Kane, affiches, photos, 1.550 mètres environ.

* *

Mercredi 20 Novembre, à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livable le 27 Décembre

Aubert-Journal, 150 mètres

Livable le 22 Novembre

A travers la France, par Ardouin-Dumazet, 1^{re} série : *Au Pays de Bochambeau*, 200 mètres.

Les Tares sociales, « Fousquare Pictures », drame, interprété par Jane Gray, affiches, photos, 1.600 mètres.

Maris trompés, « Nestor », comique, 350 mètres.

* *

Mercredi 20 Novembre, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSSENHOVEN

L'Essor, « Hollandia », scènes de la vie en Hollande, ciné-roman, 1.800 mètres.

Le Tigre, « Vitagraph », drame, 328 mètres.

Une Nièce modern-style, « Vitagraph », comique, 330 mètres.

CHRISTOPHE COLOMB

est

le film sensationnel

promis depuis longtemps

par la

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare

PARIS